N° 237. Mercredi 5 Octobre 1842. 13me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
Pour six mois.	14 »	16 »
Pour trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE. Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 4 Octobre.

Dimanche, S. M. et quelques membres de la famille royale ont participé à la Sainte-Cène et l'après-midi, ils ont assisté aux actions de grâce et au prêche du révérend Ruitenschild.

S. A. S. le duc Bernard de Saxe-Weimar, est arrivé, hier au soir, en cette résidence.

On apprend, qu'à l'occasion du mariage de S. A. R. madame la princesse Sophie des Pays-Bas et S. A. R. le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar-Eisenach, il y aura dimanche, 9 du mois, un grand dîner à la cour et lundi, un grand bal; mardi il y aura représentation gala au Théâtre-Royal-National, et mercredi une semblable représentation au Théâtre-Royal-Français. On parle aussi de deux grands bals qui auraient lieu, l'un au palais de S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas, et l'autre au palais de S. A. R. le prince d'Orange.

On dit que plusieurs dames de cette résidence ont été invitées concurremment avec les artistes de notre ville, à se charger de la partie vocale dans la sérénade qui sera donnée, dimanche soir, au palais du roi, à l'occasion du mariage de LL. AA. RR. la princesse Sophie et le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar-Eisenach. Ces dames se sont empressées de répondre à cette invitation. C'est M. J. H. Lubeck qui dirigera l'orchestre.

Par arrêté royal du 30 septembre dernier, le capitaine de marine E. B. van den Bosch, adjudant de S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas, a obtenu l'autorisation d'accepter et de porter la croix en diamans de l'ordre de Ste.-Anne, 2e classe, dont il a été décoré par S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Par arrêté royal du 1er octobre, le major de l'artillerie volante, le baron J. P. Gerard de Miellet van Coehoorn, adjudant du roi, a été autorisé à accepter et à porter les insignes de chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge, 3e classe, dont il a été décoré par S. M. le roi de Prusse.

S. M. a nommé secrétaire du conseil-d'état M. le baron C. T. J. de Constant Rebecque, jusqu'alors référendaire de 1re classe près de ce conseil.

S. M. vient de faire les nominations suivantes dans la garde communale active de La Haye; ont été nommés: capitaine, le lieutenant en premier C. J. van de Watering; lieutenans en premier, les lieutenans en second C. H. Schovel, de la compagnie d'artillerie et le baron B. H. van Slingelandt; lieutenans en second R. L. F. A. Vaillant et D. L. Welsink, celui-ci près de la compagnie d'artillerie. M. N. La Grappe Dominicus a obtenu, sur sa demande, démission honorable de ses fonctions de capitaine de ladite garde communale.

A partir du 2 octobre, les barques entre Delft et Leyde ont organisé leur service, en correspondance avec le départ et l'arrivée des convois du chemin de fer.

La Société de Commerce a affrêté les navires *Marco Bozzaris*, capitaine de Boer, et *Magaretha Simonetta*, capitaine Oosterloo, appartenant tous deux au port d'Amsterdam.

Avant-hier au soir, dans le Noord-Beemster près d'Avenhorn, il a été commis un assassinat sur la personne d'une fille de 17 ans, qui se trouvait seule à la maison pendant que ses maîtres étaient à l'église. L'assassin a volé tout ce qu'il a trouvé sous la main. Déjà dans l'après-midi du lendemain, on a arrêté à Purmerende un individu soupçonné d'avoir commis ce crime.

Ernst se trouve depuis quelques jours en cette ville; nous espérons être à même, sous peu, d'indiquer le jour où ce grand artiste se fera entendre.

Notre compatriote, l'excellent violoncelliste Franco-Mendès, vient également d'arriver à La Haye.

Nous nous empressons d'annoncer l'arrivée en cette résidence d'un jeune prodige musical, de Michaël Angelo Russo, né à Naples en 1830. Ce jeune artiste a déjà accompli des travaux dignes d'un grand maître. A peine âgé de cinq ans, le petit Russo chanta, avec le goût le plus parfait et une rare expression, dans l'*Elisire d'Amore*, de Donizetti, à un théâtre de société, et fut accueilli par un véritable tonnerre d'applaudissemens. A six ans, on lui fit étudier le piano. En peu de temps il se rendit complètement maître de cet instrument. A neuf ans, il donna un concert. Depuis cette époque, ses succès ont été toujours croissant. Les principales villes d'Italie, Florence, Livourne, Gênes, saluèrent, dans le jeune Russo, un artiste consommé. En 1841, il parut pour la première fois dans un concert à Paris, assisté des talens de Rubini, de Lablache, etc., et en présence de Liszt, Chopin, Dœler, Kalkbrenner, et d'autres artistes célèbres. Rubini, en parlant du jeune Russo, disait: « Il y » a un enfant qui a fait ce que personne n'a guère fait avant lui, » *fa cantare il piano.* » De Paris, il alla en Belgique et en Angleterre, où il continua à exciter l'admiration de tous les *dilettanti*. A Londres, la reine Victoire, le duc de Cambridge, et d'autres hauts personnages, l'honorèrent de leur patronage [illegible].

Tel est le merveilleux enfant qui désire [illegible] précoces talens en Hollande, dont les *dilettanti* [illegible] doute ajouter une palme à celles qui ornent déjà si richement le front du jeune et intéressant Russo.

Voici un relevé du produit de notre chemin de fer pendant le mois de septembre dernier:

Stations.	Nombre de voyageurs.	Produit des voyageurs et des marchandises.
Amsterdam	18,936.	fl. 14,812 60
Harlem	15,868.	8,141 22 ½
Leyde	10,160.	11,252 12 ½
A mi-chemin	380.	» »
Au Vogelenzang	368.	» »
A Hillegommerbeek, au Veenenbrug et à mi-chemin de Lisse	1,025.	» »
Au Pietgyzenbrug	240.	» »
Au Postbrug	208.	» »
	47,185.	fl. 34,205 95
Montant des relevés précéd.	242,905.	121,083 24
Total.	290,090.	fl. 155,289 19

Sur les rapports diplomatiques entre la France et la Russie.

On lit dans une lettre de Paris, adressée le 22 septembre à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, les détails suivans qui ne sont pas sans intérêt:

« Les journaux étrangers parlent fréquemment des prétendus efforts que fait notre gouvernement, pour se rapprocher de la Russie, et la plupart de ces journaux ne sont nullement au courant des rapports qui existent entre notre cour et le cabinet de St-Pétersbourg.

» Personne ne niera que la politique de Louis-Philippe repose sur le maintien de la paix générale, d'où il suit qu'il doit plutôt pencher vers l'Allemagne que vers la Russie, parce qu'une alliance avec l'Allemagne lui offre plus de garantie pour son système.

» Chacun sait que Louis-Philippe avait sérieusement songé à poser les fondemens d'une paix durable entre la France et l'Allemagne, en s'attachant par un mariage sa famille à l'une des deux grandes puissances de l'Allemagne, mais les négociations échouèrent, parce qu'aucune de ces puissances ne voulurent exposer l'une de leurs princesses à l'instabilité de l'état des choses en France, et que le trône de Juillet n'était guère affermi, comme il l'est aujourd'hui.

» Le cabinet des Tuileries se tourna alors vers l'Angleterre, et de ce rapprochement est né le traité de la quadruple alliance qui, non-seulement n'a pas répondu à l'attente de la France, mais qui n'a fait que mettre plus au jour l'impossibilité d'une alliance durable avec l'Angleterre.

» Les choses continuèrent ainsi, jusqu'à ce que la nouvelle de la conclusion du traité du 15 juillet arrivât à Paris. Que fit Louis-Philippe alors? Il fit retourner à son poste le comte de Saint-Aulaire qui venait à peine de quitter Vienne, en congé, et ce diplomate, ainsi que le comte Bresson à Berlin, reçurent pour instruction d'offrir tout à l'Autriche et à la Prusse, pour que ces deux puissances se détachassent du traité du 15 juillet, et fissent cause commune avec la France, dans la question orientale.

» Cette démarche ne put naturellement réussir; mais elle prouve [illegible] dans ce moment critique de 1840, Louis--Philippe, s'adressait, non à la Russie, mais aux grandes puissances allemandes. Il y a plus, Londres n'était que le centre nominal des négociations qui ont eu lieu ensuite et qui ont précédé le centre nominal des négociations qui ont eu lieu ensuite et qui ont précédé le traité du 13 juillet 1841: la France en aurait transporté le véritable siége à Vienne.

» A peine cette convention est-elle ratifiée, que M. Guizot reçoit du cabinet de St-Pétersbourg une note extrêmement amicale, dans laquelle il était dit, que la question orientale étant désormais terminée, on espérait qu'une meilleure intelligence régnerait entre les deux cabinets. En d'autres termes, cette note prenait l'initiative de cette alliance entre la France et la Russie dont on parle tant aujourd'hui.

» La réponse de notre cour fut excessivement polie, mais elle contenait un refus. En effet Louis-Philippe reconnaissait que c'était aux deux grandes puissances de l'Allemagne que la France était redevable d'être rentrée avec honneur dans le concert européen, et il ne voulait pas se les aliéner par une alliance avec la Russie.

» C'est à cette réponse qu'il faut attribuer le départ du comte de Pahlen pour St-Pétersbourg qui eut lieu quelques mois après, et sa longue absence qui dure déjà depuis près d'un an. »

Nouvelles et Faits Divers.

Les Etats du grand-duché de Luxembourg ont suspendu leurs travaux le 1er octobre pour les reprendre le 20 du même mois.

—S. A. R. le prince Albert de Prusse, est arrivé le 30 septembre, à Berlin, de retour de son voyage dans les provinces rhénanes.

FEUILLETON.

ÉPISODES DES GUERRES DE LA PÉNINSULE.

II.

LA MORENA DE MALAGA.

(Suite.)

Vers la fin de l'année, ayant enlevé des papiers importans à un courrier français, l'Empecinado se décida à les porter lui-même à Ciudad-Rodriga: il laissa donc sa bande à Alba de Tormès sous le commandement de Fuentès, et partit, accompagné seulement de la bohémienne et de son frère. A la tombée de la nuit, ils atteignirent le faubourg de *San-Francisco*, qui est en dehors des murailles de la place, et s'arrêtèrent dans une hôtellerie. L'Empecinado mit pied à terre, et déclara son intention d'entrer seul à Ciudad-Rodrigo. Vainement la Bohémienne insista pour l'accompagner, soupçonnant qu'elle avait là quelque rivale. Soit que ces soupçons fussent fondés, soit qu'il eût d'autres raisons pour tenir à n'avoir personne avec lui, l'Empecinado, fatigué de ses importunités, lui ordonna formellement de l'attendre. et il se dirigea seul vers la ville, promettant de revenir avant la nuit. Mais il avait perdu du temps dans cette altercation; aussi à peine fut-il entré dans la maison du gouverneur que le canon se fit entendre, les ponts-levis furent levés, et les portes fermées jusqu'au matin.

Après avoir entendu le canon, la Bohémienne espéra quelque temps encore que Diêz aurait pu remettre ses dépêches avant la fermeture des portes; mais ne le voyant pas revenir, sa jalousie s'exalta jusqu'à la fureur:

« Le traître! » murmura-t-elle entre ses dents, et elle enfonçait avec rage dans les panneaux de la chambre un petit poignard triangulaire qu'elle portait sur elle.

« Puissé-je le plonger dans son cœur! » s'écria-t-elle. Puis après avoir failli suffoquer de sa propre violence, la sensibilité de la femme reprit heureusement le dessus; sa tête se pencha sur la table, et elle fondit en larmes.

Son frère resta quelque temps sans lui faire aucune observation, sans même essayer de la consoler; lorsqu'il la vit un peu plus calme, il rompit le silence.

« Malheureux le jour et l'heure, dit-il, où nous avons suivi cet homme, ce Diêz! Quel honheur peut-il arriver à ceux qui abandonnent la tente de leur tribu pour vivre parmi des étrangers? Quand le Gitano nous commandait, nous obéissions à un chef de notre race, nous vivions au milieu de nos frères; mais je crains, ma sœur, que notre sort, le tien surtout, ne soit bien triste, tant que nous resterons avec ce farouche *guerillero*. Je ne m'explique pas cette passion insensée qu'il a allumée dans ton âme. La Bohémienne de Malaga, l'orgueilleuse fille qui a repoussé tant de soupirans, qui a vu le Gitano lui-même à ses pieds, qui a refusé d'être sa fiancée, est devenue la concubine d'un étranger! »

« Quant à lui, continua ce jeune bandit, il déclarait ne s'être joint à l'Empecinado que pour se soustraire à la punition qui l'attendait, mais qu'il ne l'avait jamais aimé. Cette occasion lui paraissait favorable pour rejoindre leurs anciens compagnons; mais il ne voulait pas en profiter tout seul, il fallait que sa sœur l'accompagnât dans sa fuite. »

Ses raisons et ses argumens restèrent sans réponse. La Bohémienne, le visage caché par ses mains et par ses longs cheveux, était muette comme une statue. Désespérant enfin de la convaincre, son frère prit le parti d'aller se reposer.

A une heure du matin, il fut arraché à son profond sommeil. Sa sœur se tenait debout à côté de lui; ses joues étaient pâles, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

« Lève-toi, dit la jeune fille, et selle les chevaux. »

Le Bohémien ne savait comment expliquer cet ordre; mais habitué à l'obéissance, il se rendit à l'écurie. En quelques minutes, leurs chevaux, aussi bien que celui de l'Empecinado, furent prêts. Le jeune fuyard n'oublia point d'accrocher à la selle de ce dernier animal la valise de son chef, contenant près de quatre cents onces d'or. Les chevaux sortaient de l'écurie lorsque la Bohémienne parut, et s'élançant sur le sien, elle partit au grand galop, suivie, à une distance de cent pas environ, par son frère. qui, d'après l'étrange disposition d'esprit dans laquelle il la voyait, n'était guère pressé de lui avouer le vol qu'il venait de commettre.

Ce matin même, dès que les portes de Ciudad-Rodrigo s'ouvrirent, l'Empecinado s'achemina vers le faubourg où il avait laissé ses compagnons. Sa surprise fut grande quand il apprit leur disparition ainsi que celle de sa valise. L'aubergiste ne put lui donner aucune explication à ce sujet. Il lui dit seulement qu'ils avaient pris la route de Alba de Tormès, et qu'en les voyant partir il avait supposé qu'ils allaient rejoindre la troupe. Dans son dépit et sa colère, l'Empecinado s'arrêta à une mauvaise pensée contre un de ses frères d'armes; il soupçonna Mariano Fuentès de lui avoir enlevé sa maîtresse. Il se rappela son assiduité auprès de la Gitana, leurs fréquens entretiens à voix basse. Fuentès était un beau et fringant cavalier, aux manières franches et agréables, plus capable peut-être que Diêz lui-même d'obtenir les faveurs des femmes.

Diverses circonstances se représentèrent encore au souvenir de l'Empecinado et achevèrent de confirmer ses soupçons. Il retourna furieux à Ciudad-Rodrigo, et confiant au gouverneur ce qui lui etait arrivé, il lui demanda un cheval et un soldat. Quelques minutes après il repassait devant l'hôtellerie, se dirigeant vers Alba. Dans cette ville plusieurs de ses hommes qui jouaient au *cané* lui apprirent que Fuentès était logé dans la maison de l'intendant du duc d'Albe. Diêz traversa les rues au galop, laissant bien loin derrière lui le soldat qui l'accompagnait, et arriva devant la maison de l'intendant. Il gravit aussitôt l'escalier, et, un poignard d'Albacète (1) à la main, il se précipita dans la salle où se trouvait Fuentès en compagnie de plusieurs autres personnes.

« Traître! s'écrie-t-il d'une voix tremblante de colère, traître! où est la Gitana?

— Je ne suis pas un traître, Martin Diêz, répondit Fuentès avec fermeté, mais avec un calme admirable; quant à la Gitana, vous qui en aviez fait votre page, vous devez mieux savoir que personne ce qu'elle est devenue [illegible].

L'Empecinado fut frappé de la modération que Fuentès [illegible] répondre lorsqu'il l'avait interpellé d'une façon aussi injurieuse; ses soupçons se dissipèrent aussi vite qu'ils s'étaient formés. Laissant tomber son arme, il se jette dans les bras de son camarade, lui demande pardon, et lui racente les événemens de la nuit. En terminant son récit, il déclare qu'il est bien décidé à se vouer exclusivement à la poursuite de son infidèle. Cette résolution est vivement combattue par Fuentès. Il lui représente l'absurdité d'une pareille expédition à la don Quichotte, dans l'état actuel de l'Espagne, lorsque surtout les fugitifs ont une si grande avance, et qu'on ignore la route qu'ils ont prise. Les autres personnes présentes se joignent à Fuentès; elles

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

(1) La ville d'Albacète est renommée par l'exellente qualité de ses poignards, comme Tolède pour celle de ses épées.

— On écrit de Mayence le 23 septembre:

« S. A. R. l'archiduc Jean d'Autriche a honoré d'une visite l'exposition d'objets d'industrie. Un des exposans, le conseiller de commerce Diergardt de Vierson disait à cette occasion à l'archiduc, que le toast que S. A. I. avait porté au château de Brühl: *« Plus d'Autriche, plus de Prusse, rien qu'une Allemagne unie, »* avait produit une grande sensation dans toute l'Allemagne; mais qu'il serait à souhaiter, que sous le rapport industriel, il n'y eût également qu'une Allemagne unie. S. A. I. a répondu: *« C'est une affaire toute nouvelle, l'accession de l'Autriche au* Zollverein *est chose difficile; mais une fois faite, le lien n'en deviendrait que plus indissoluble. »*

— Meyerbeer ne fera pas représenter son nouvel opéra cette année. Il part pour Berlin vers la fin de novembre pour y aller exercer ses nouvelles fonctions.

— On mande de Strasbourg, le 28 septembre : Favorisée par un temps magnifique, la dixième session du Congrès scientifique de France s'est ouverte ici sous les plus favorables auspices. Les sciences et les arts ont des représentans de toutes les parties de l'Europe. M. Caumont, de Caën a été élu président, et MM. Boussingault, membre de l'Institut, Bertini, de Turin, Schadow, de Dusseldorf et Julliers, de Paris, ont été élus vice-présidens. Notre ville présente en ce moment beaucoup d'intérêt, car il se trouve ici des savans de tous les pays de l'Europe, pour venir prendre part aux travaux scientifiques.

— La *Gazette Universelle* d'Augsbourg publie un relevé du nombre de personnes qui ont fréquenté les 19 chemins de fer en Allemagne, pendant le premier semestre de cette année, comparé au semestre correspondant de 1841. Voici ces chiffres :

Premier semestre de 1841.	1,667,639	personnes.
Mois de juillet.	613,754	»
Mois d'août.	723,802	»
Total.	3,005,195	personnes.
Premier semestre de 1842.	2,828,524	personnes.
Mois de juillet.	836,236	»
Mois d'août.	919,931	»
Total.	4,584,691	personnes.

Différence en plus pour 1842, de 1,579,496 personnes.

— L'école de médecine de Galata-Séraï qui commence à faire honneur à la Turquie, même à l'étranger, vient de recevoir un superbe cadeau du célèbre et savant anatomiste de Prague, le professeur Hirtl, consistant en deux caisses de précieuses pièces d'anatomie humaine en nature et en cire, préparées par lui-même. Ces caisses contiennent : 1° tous les vaisseux de la tête, du tronc et des extrémités, dans les différentes couches, remarquablement travaillées ; 2° les organes des sens en nature et en cire ; 3° plusieurs pièces de l'appareil digestif ; 4° des dents, un larynx ossifié, la base du cerveau, le 2ᵉ et 3ᵉ rameau des nerfs trijumeaux, etc... etc...

En outre, l'école de Galata-Séraï vient de recevoir de Paris 15 volumes des meilleurs ouvrages classiques de toutes les branches de la médecine et de la chirurgie ainsi que de l'histoire naturelle. On ne saurait, à cette occasion, assez apprécier la haute sollicitude du Sultan pour le développement des institutions scientifiques de l'Empire. (*Echo de l'Orient.*)

— On écrit de Jassy :

« La navigation du Pruth est en ce moment l'objet d'une sérieuse étude. Relier la Bukowine et la Gallicie autrichienne avec Galatz, ouvrir à l'industrie agricole de la Moldavie les débouchés qui lui manquent, tel est ici le but que se propose le gouvernement du Prince. La Russie a jusqu'à présent accordé toutes les facilités pour les études préliminaires, mais en cas que la navigation soit possible, consentira-t-elle aussi à supprimer la ligne de quarantaine qu'elle conserve sur la rive gauche du Pruth? C'est là le problème à résoudre; il y réside la question vitale de l'entreprise. M. Hommaire de Hell, ingénieur des mines, connu par ses riches découvertes minérales en Russie et actuellement au service de la Moldavie, est chargé des travaux de l'exploration du Pruth.

» C'est grâce aux études et aux idées du même ingénieur français que le quai de Galatz est en train de se construire et que les salines si importantes d'Okna vont recevoir une nouvelle organisation en harmonie avec les ressources actuelles de l'art et de l'industrie. M. Hommaire peut rendre de grands services à notre pays. »

De la taxe sur les chiens en Angleterre. — L'arrondissement de Tours a émis cette année le vœu que l'impôt sur le sel fût remplacé graduellement par un impôt sur les objets de luxe en général, et sur les chiens en particulier.

L'auteur de la proposition, M. Diard, président du conseil d'arrondissement, établit d'abord que les taxes dont il s'agit existent et se perçoivent aussi régulièrement et aussi facilement que les autres taxes chez deux grands peuples, nos rivaux en civilisation, le peuple anglais et le peuple américain des Etats-Unis.

Le budget des recettes de l'Angleterre lui a présenté, pour l'année 1839, le relevé suivant des sommes payées sur les principaux objets purement de luxe :

Objets imposés.	Produit de l'impôt.	
Domestiques mâles.	4,880,583 fr.	75 c.
Gardes-chasses.	7,650	»
Carrosses à quatre roues	4,172,056	75
Chevaux de carrosses.	7,274,453	10
Chevaux de courses.	97,912	50
Poudre à poudrer.	156,538	75
Armoiries sur les voitures.	1,646,700	»
Droit de chasse.	3,789,970	»
Autorisation pour la vente du gibier. . .	41,250	»
Impôt sur les chiens.	4,088,847	50
Total du produit.	26,155,962 fr.	30 c.

Voilà donc un impôt qui donne annellement à l'état plus de 26,155,962 fr. 30 c., puisque tous les objets purement de luxe qui sont taxés ne figurent point ici; et, dans cette somme, les seuls chiens entrent pour 4,088,847 fr. 50 c.

Parmi ces animaux le plus certainement inutile aux travaux de l'homme et à sa sûreté, le lévrier, est le plus imposé : chacun paye 25 f. par an, ou une livre sterling.

Les chiens de chasse, 17 fr. 50 c. par tête, quand on en a deux au moins.

Les autres chiens, 10 fr. chacun.

Le chien de l'aveugle, celui du berger, le gardien de la ferme, en un mot tous les chiens déclarés utiles par la loi sont exempts de la taxe.

86,314 étaient le nombre de ces derniers en 1839, et 299,849, le nombre des autres. En tout

386,173, sans comprendre ceux, en quantité indéterminée, de 90 meutes, pour chacune desquelles il est dû tous les ans un abonnement de 900 fr., quel que soit le nombre des animaux qui la composent.

Il résulte de ces détails :

1° Que nos voisins élèvent l'impôt en raison du luxe ou de l'inutilité de l'objet imposé ;

2° Et que, de l'autre côté de la Manche (beaucoup de gens chez nous ne s'en doutent guère), on dénombre les chiens comme ailleurs les hommes et les bestiaux.

Mais un fait qu'il était facile de deviner, c'est que la taxe levée sur ces animaux a rendu, toute proportion gardée, leur nombre bien moins considérable qu'il n'est en France.

M. Diard estime, d'après un calcul qu'il donne lui-même comme hasardé, qu'il existe chez nous beaucoup plus d'un demi-million de chiens de luxe, et qu'annuellement ils y dévorent de quoi nourrir plus de 50 mille personnes.

Ainsi, en admettant ces résultats comme à-peu-près exacts, et ils ne paraissent point exagérés, il y aurait en France 50 mille pauvres qui, dans les années de cherté et de disette, se verraient disputer leur nourriture par des chiens tout-à-fait inutiles. (*Journal des Economistes*)

EXTÉRIEUR.

TURQUIE. — Constantinople, 14 septembre. Les chefs des diverses légations étrangères dans cette capitale, ont fait leurs visites de félicitation au nouveau grand-visir Réouf-Pacha. A cette occasion, M. de Klezl, chargé-d'affaires d'Autriche a présenté ses lettres de créance au ministre des affaires étrangères.

—Rifaat-Pacha et Hassib-Pacha, nommés commissaires d'enquête pour la Roumélie et l'Anatolie, ne partiront pas, quant à présent, pour leur destination. (*Obs. Autrichien.*)

— Le premier acte important du nouveau Grand-Visir pour le réglement de la question de Syrie, a été le rappel de Mustapha-Pacha, Sérasquier de Syrie. Depuis, tout indique que la Porte veut faire droit aux justes demandes des puissances chrétiennes. Il est arrivé ici, depuis avant-hier, trois tartares [illegible] Nissa, qui ont annoncé qu'il a éclaté de nouveaux troubles [illegible] Servie. On ne connaît pas encore de détails à ce sujet.

Les dernières nouvelles de Syrie ne sont pas favorables. U[illegible] révolte a éclaté dans la Montagne. Les affaires de Perse insp[illegible] rent de nouveau des inquiétudes. Un neveu du Shah s'[illegible] avancé jusqu'aux frontières du Kourdistan. (*Gaz. Univ. de Leipsig.*)

Semlin, 19 septembre. On mande de Belgrade que Kiamil-P[illegible] cha a envoyé hier deux courriers à Constantinople. On [illegible] qu'ils sont chargés de porter dans la capitale de la Turquie [illegible] nouvelle d'une contre-révolution qui aurait éclaté en Servie [illegible] faveur du prince Michel, car depuis quelques jours il n'est que[illegible] tion dans la famille du prince et parmi les personnes de sa su[illegible] que de projets tendant à rétablir l'ancien gouvernement. Ma[illegible] tous ces projets ne reposent sur aucune base solide. La peti[illegible] bande d'environ 120 hommes, qui parcourt le pays sous Mi[illegible] schitsch, ne vaut pas la peine d'être nommée; d'ailleurs el[illegible] vient d'être poursuivie par un détachement de troupes du gou[illegible] vernement provisoire et de celles sous les ordres de Kiami[illegible] Pacha, par lesquelles elle ne tardera pas à être complètemen[illegible] détruite.

— Le correspondant de la *Gazette de Cologne* annonce q[illegible] ce Mitschitsch, abandonné de ses troupes, doit être tombé da[illegible] les mains du parti vainqueur, et avoir été mis à mort.

GRÈCE. — Athénes, 9 septembre. L'*Observateur Grec* con[illegible] tient l'article suivant :

« La presse d'Orient a souvent fait remarquer avec quelle facilité les jou[illegible] naux d'Occident donnent accès dans leurs colonnes à des relations de fa[illegible] controuvés touchant nos contrées. On a hâté ensuite de déduire de ces pr[illegible] tendus faits des conséquences plus ou moins impossibles, puisque leur cau[illegible] n'existe pas, et ces conséquences, acceptées comme réelles, entretiennen[illegible] les idées les plus fausses sur la situation des états d'Orient.

» La Grèce semblait devoir être affranchie de ce contrôle fallacieux p[illegible] ce que la liberté de la presse donne la publicité la plus complète à tout ce q[illegible] s'y passe. Trente journaux, représentant toutes les nuances de l'opinion [illegible] tionale, y exercent un contrôle scrutateur auquel rien ne saurait échappe[illegible] Cependant, les principaux journaux d'Europe viennent de publier, simu[illegible] tanément, touchant la banque nationale de Grèce et la situation financière [illegible] l'état, des notes identiques, quant au fond, lesquelles mentionnent des fa[illegible] qui seraient d'une grande inportance, mais qui sont *complètement controu[illegible]* en ce qui concerne la Banque et tout-à-fait erronés en ce qui concerne la [illegible] tuation financière de l'état, et les idées éconnomiques des Hellènes. Voici l'u[illegible] des notes publiées par les journaux d'Occident :

« *Banque nationale d'Athènes.* — Ce comptoir se trouve dans l'impo[illegible] sibilité de payer le dividende de septembre, et le gouvernement ne pe[illegible] pas même payer les dépenses courantes. En conséquence, les dispositio[illegible] suivantes ont été adoptées : 1° Révision et exécution de la loi de dotation [illegible] vente de biens nationaux; 2° Le public sera obligé de payer les terres qu'il[illegible] acquises; 3° La Banque nationale prêtera de l'argent aux débiteurs du gouve[illegible] nement, de préférence à toute autre personne 4° le gouvernement franç[illegible] recevra l'invitation de verser au trésor le restant de la troisième série de l'em[illegible] prunt; 5° Toutes dépenses extraordinaires demeureront suspendues; 6° Il se[illegible] nommé un intendant-général des finances. — Ces mesures sont sans dou[illegible] bonnes; mais nous craignons bien qu'elles ne soient trop tardives. Cet éta[illegible] blissement ne date que de quelques années. M. Glass, agent d'une des pre[illegible] mières maisons de banque de Londres, obtint du gouverneur le droit exclusi[illegible] pendant trente ans, d'établir une Banque à Athènes, avec un capital d'u[illegible] million 500,000 liv. sterl. (37,500,000), avec la faculté d'émettre des bille[illegible] jusqu'à la concurrence du tiers de ce capital. Les deux autres tiers devaien[illegible] être fournis en espèces. Le taux de l'intérêt sur lequel cette Banque avança[illegible] des fonds n'excédait pas 8 % sur les terres, ou 12 % sur les maisons. L'éta[illegible] blissement de cette Banque promettait d'être d'une immense utilité pour l[illegible] pays; malheureusement M. Glass n'a pas tenu ses engagemens ; d'un aut[illegible] côté, l'éducation des Hellènes, en matière de crédit, est entièrement à fair[illegible] ils ont une répugnance invincible pour le papier-monnaie; leur intelligen[illegible] économique consiste à enfouir tout l'or qu'ils peuvent amasser. Toutes n[illegible] prévisions relativement à cette Banque se sont réalisées. »

» Tous ceux qui ont quelque relation avec la Grèce, ou qui lisent les jou[illegible] naux helléniques, auront été étonnés que la malveillance ait pu parveni[illegible] faire publier dans la presque totalité des principaux journaux d'Occident, d[illegible] assertions démenties par tous les faits authentiques, connus du public gre[illegible] faits par lesquels nous allons répondre à chacune des assertions de la note i[illegible] sérée ci-dessus.

» La première assertion est tout-à-fait inintelligible : la Banque n'a point d[illegible] dividende à payer en septembre. Plus bas il est dit : *cet établissement ne da[illegible] que de quelques années* ; ceux qui ont écrit ignoraient donc aussi que la Ba[illegible] que n'est qu'à son huitième mois d'existence et qu'elle a déjà payé son pre[illegible] mier dividende en juillet.

» Cet établissement est dans une situation si florissante, qu'il s'occupe d'é[illegible] tablir un nouveau comptoir à Syra. Son indépendance du gouvernement e[illegible] complète ; et jamais ce dernier n'a demandé à la Banque de favoriser les dé[illegible] biteurs de l'état.

» Quant au gouvernement grec, nous ne serons pas suspectés de lui êt[illegible] trop favorable, touchant la situation financière de l'état, puisque notre jou[illegible] nal n'a cessé de faire à ce sujet une opposition sérieuse, ayant pour but de[illegible] réformes que nous considérons comme indispensables pour développer [illegible] prospérité de la Grèce. Nous nous bornerons donc à mentionner les faits, [illegible] voir : que le gouvernement a soldé non-seulement *toutes les dépenses [illegible] rantes*, pour nous servir des phrases mêmes de l'écrit que nous réfutons, ma[illegible] encore qu'il n'a suspendu *aucune dépense extraordinaire*, et qu'il a pu en[illegible] voyer à M. de Rothschild la somme de 6 à 700,000 francs, pour servir les in[illegible] térêts de l'amortissement de l'emprunt.

---

supplient Dièz de ne point sacrifier la cause de son pays à des motifs personnels aussi puérils. On s'adressait à un homme d'un patriotisme ardent... L'Empecinado se rendit à leurs raisons, et le jour suivant, la *guerilla* quitta Alba pour retourner sur les bords du Douro. Les succès de l'Empecinado finirent par attirer sérieusement l'attention des généraux français sur ce dangereux partisan. Presque toute la cavalerie qu'ils avaient dans la Vieille Castille reçut l'ordre de se diriger vers les plaines du Douro pour lui donner la chasse. Pendant quelque temps Dièz put se soustraire à la poursuite des Français. A la fin cependant, rencontré par trois cents hommes de cavalerie légère dans le voisinage de *San-Domingo de la Calzada*, après avoir bravement soutenu le choc, il se vit forcé de se retirer dans les montagnes de Burgos. Les Français ne voulurent point l'y poursuivre, mais ils continuèrent à balayer le pays qui borde le Douro : telle fut leur activité, qu'il était impossible aux *guerillas* de quitter leur refuge dans les montagnes ou de s'aventurer dans les villes. A Castrillo, la mère et les parens de l'Empecinado furent mis en prison. On usa de la même sévérité à Roa envers les amis de Mariano Fuentès. Une recompense de 25,000 francs fut enfin promise à celui qui livrerait l'Empecinado mort ou vif.

Un jour que Dièz, Fuentès et leurs soldats faisaient halte sur le plateau de la montagne de Embral de Lerma, qui domine la grande route de Madrid, ils virent s'approcher à une certaine distance une troupe de vingt-cinq hommes à cheval. Lorsque ces hommes furent plus près d'eux, les *guerilleros* les prirent pour des voleurs; car, bien qu'ils fussent admirablement montés et armés, ils n'avaient aucune espèce d'uniforme. *Fuentès* alla les reconnaître avec quelques-uns de ses compagnons, et il retourna bientôt avec les étrangers. C'étaient des voyageurs qui revenaient de l'Andalousie.

Les nouveaux venus mirent pied à terre. Après avoir pris leur part du vin et des provisions que leur offraient les *guerilleros*, ils répondirent aux nombreuses questions qui leur furent adressées, sur ce qu'ils avaient vu dans leur route et sur l'état de la guerre dans l'Andalousie. Il dirent entre autres choses que dans la Serrania de Ronda une troupe de la cavalerie irrégulière, commandée par le Gitano, avait commis des excès sans nombre.

« C'est un redoutable coquin, ajouta le narrateur de la troupe. Il est vrai qu'il attaque parfois les Français, mais seulement lorsqu'il est trois fois plus fort qu'eux et encore ne le fait-il que pour cacher sa véritable profession, qui est celle de voleur et d'assassin.

— Savez-vous quelque shose d'une jeune fille qui l'accompagnait autrefois, demanda Fuentès ; celle qu'ils appelaient la *Morena* de Malaga?

— Qui, vraiment, répondit l'étranger ; il paraît qu'elle tomba entre les mains des Espagnols il y a trois ou quatre mois environ ; c'était lors d'une excursion que le Gitano tenta dans la Castille et qui fut si fatale à ses compagnons ; car deux seulement parvinrent à se sauver avec lui. La Bohémienne toutefois avait reparu dans l'Andalousie une semaine à-peu-près avant notre départ. Il paraît qu'elle avait été la maîtresse d'un officier de la troupe qui avait surpris le Gitano ; à la suite de quelque altercation entre eux, ou cédant à l'instinct de cette race vagabonde, elle désertait son amant et venait rejoindre sa tribu : à l'approche du campement des Gitanos, redoutant le ressentiment de ceux-ci et sur tout de leur chef, qui n'avait pu se faire agréer d'elle, la malheureuse envoya son frère pour préparer sa réconciliation : le Gitano feignit d'être charmé de ce retour, et il voulait, dit-il, aller lui-même au-devant de la fugitive repentante ; il le fit, mais il rentra seul sous sa tente, apportant une valise pleine d'or sur sa selle. Le jour suivant, un chevrier trouva le cadavre de la *Morena* et celui de son frère au fond du lit desséché d'un torrent. La mort leur avait été donnée par trahison, car leurs sabres étaient encore dans le fourreau et rien n'indiquait qu'ils eussent résisté. La *Morena* avait le sein gauche percé d'un coup de couteau. »

Parmi les auditeurs de l'étranger se trouvait l'Empecinado. En apprenant le lâche assassinat de celle qu'il avait tant aimée et qu'il regrettait encore malgré son abandon, il se leva brusquement et se promena quelque temps le long de la montagne. Quand il revint, ses traits ne trahissaient aucune émotion. Il était peut-être un peu plus pâle que de coutume, et l'on voyait une ou deux gouttes de sang sur sa lèvre inférieure.

« Encore un verre de vin, mes amis, » dit-il aux voyageurs qui se disposaient à partir.

Les montagnards burent à la santé et aux succès des *guerilleros*.

« En arrivant dans votre province, dit le partisan d'une voix rude et perçante, dites à vos compatriotes que vous avez mangé et bu avec l'Empecinado. Dites-leur que ses soldats ne sont point des voleurs comme voudraient le faire croire les Français ; mais de braves gens se dévouant pour l'indépendance de leur pays, et sacrifiant à ce noble but leurs affections privées, ainsi que leurs inimitiés. Il ne faut point tromper nos amis, ni laisser nos ennemis se réjouir. Cette guerre finira un jour : on verra alors que nous n'avons oublié ni nos affections ni notre vengeance. »

On était en 1815, et la paix venait d'être encore une fois rendue à la Péninsule. Le patriotisme espagnol, puissamment aidé par le courage et la discipline des troupes anglaises et l'habileté de leurs généraux, avait repoussé les légions de Napoléon au-delà des Pyrénées.

Par une après-midi d'été de cette même année, six ou sept personnes se trouvaient réunies dans la salle commune d'un petit cabaret sur la route d[illegible] Madrid en Andalousie. La compagnie était présidée par le cabaretier en per[illegible] sonne, petit homme réjoui, à l'abdomen proéminent ; on ne l'appelait que *El Gordo*, sobriquet très-expressif qui signifie Le Gras. Les autres membre[illegible] de cette société paraissaient être des habitués de la maison, paysans et art[illegible] sans du village voisin. Ils écoutaient avec un grand intérêt des histoires de [illegible] dernière guerre, racontées par un voyageur qui attendait pour continuer [illegible] route que la grande chaleur du jour fût passée.

Le voyageur était un homme d'âge moyen, aux formes athlétiques, ma[illegible] d'une physionomie peu prévenante. Quoiqu'il n'eût rien de militaire dans s[illegible] air, cependant, à croire ce qu'il racontait, il devait avoir servi pendant [illegible] guerre ; il se faisait le héros de toutes les aventures surprenantes dont il am[illegible] sait ses auditeurs attentifs. Au milieu d'une de ses plus merveilleuses histo[illegible] res, un cavalier s'arrêta à la porte du cabaret il demanda s'il pourrait avo[illegible] des rafraîchissemens pour lui et pour sa monture. Sur la réponse affirmati[illegible] de l'hôte, il conduisit son cheval à l'écurie. Ce ne fut qu'après avoir pourv[illegible] aux besoins du fidèle animal qu'il entra dans la maison. Aussitôt l'aubergiste tira de la poêle quelques tranches de jambon garnies d'œufs, et les plaça sur une petite table avec un pot de vin et du pain. Le cavalier fit honneur [illegible] repas avec l'empressement d'un homme qui venait de loin et qui avait long-temps jeûné.

Les voyageurs en Espagne ne restent jamais sur la route pendant la grande chaleur ; ils se mettent en marche de très-grand matin et ne s'arrêtent que fort tard ; mais ils ont soin de consacrer au repos six ou sept heures pendant le milieu du jour. Toutefois, le nouveau venu possédait un de ces tempéramens de fer qui résistent également à la chaleur et au froid, à la pluie et au soleil. Il avait quarante ans environ mais il paraissait moins âgé ; car sur sa figure bronzée rayonnait encore un air de jeunesse, et on ne voyait pas un seul cheveu ni un sel poil gris dans sa chevelure et sa moustache noires. Ses vêtemens étaient ceux d'un bourgeois. Cependant quelque chose d'indéfinissable dans toute sa personne indiquait le soldat et l'homme habitué à commander.

Après avoir servi son hôte, le cabaretier retourna vers la compagnie qu'il venait de quitter. Le bon vin de la Manche avait parfaitement affilé la langue du narrateur. Aussi, bien qu'il eût déclaré ne pouvoir pas s'arrêter plus long-temps, *El Gordo* parvint à le décider à raconter encore une de ses aventures. Celle-là renfermait des détails si extraordinaires, qu'elle ébranla la crédulité des naïfs paysans. Plus d'une fois aussi, l'étranger détourna les yeux de son dîner pour jeter des regards quelque peu méprisans dans la

» La révision de la loi, dite de dotation, est une réforme demandée par la nation entière. Un délai de dix années vient d'être accordé aux créanciers de l'état pour s'acquitter des sommes dont ils sont débiteurs antérieurement à 1838.

» La demande faite par le gouvernement grec à celui de France, de lui fournir une partie (*et non pas la totalité*) du reste de la troisième série de l'emprunt, est une démarche qui ne saurait être plus extraordinaire aujourd'hui qu'elle ne l'a été dans le passé.

» Le gouvernement grec n'a jamais accordé de privilége à M. Glass, ni à aucun autre financier, pour établir une Banque en Grèce. Des offres de ce genre ont été faites maintefois par des capitalistes, mais elles n'ont point été acceptées. Le gouvernement du roi n'a autorisé que la seule Banque nationale parce que les bases sur lesquelles elle a été établie offrent autant de garanties à la nation qu'à ceux qui voudront y placer leurs capitaux.

» Touchant les mœurs financières des Hellènes, les assertions de la note que nous réfutons ne sont pas moins erronées. L'*intelligence économique* des Grecs est si loin de consister *à enfouir l'or qu'ils peuvent amasser*, que la plupart d'entre eux travaillent, dans chaque industrie, sur un capital deux à trois fois plus considérable que le leur. Le penchant à acquérir est en Grèce une véritable passion, éprouvée par toutes les classes de la société. Ce n'est pas seulement les marchands, les agriculteurs et les industriels qui utilisent leurs capitaux et tous ceux qu'ils peuvent obtenir par voie d'emprunt à de gros intérêts, mais encore les classes qui, par leur spécialité semblent devoir être étrangères à l'esprit de spéculation financière, en sont inspirées au même degré; ainsi, les propriétaires, les juges, les avocats, les médecins, les marins, les littérateurs, les employés, les domestiques, ne laissent pas accumuler la plus petite somme sans l'appliquer immédiatement à quelque spéculation. Tout domestique, tout petit employé qui a cent drachmes d'économisées, trouve aussitôt le moyen de les faire fructifier par l'industrie. Le génie de la spéculation est un des signes les plus caractéristiques des Hellènes. C'est à ce génie qu'ils doivent d'avoir pu relever, comme par enchantement, leurs villes et leurs villages après la révolution qui ne laissa que des ruines sur le sol de la Grèce.

» Les Grecs ont peu de penchant pour le papier-monnaie; ils ne l'admettront pas chez eux en trop grande quantité, parce qu'ils veulent avant tout des biens réels; sur ce point, la fiction ne les entraînera jamais dans les malheurs et dans le discrédit où est tombée l'Amérique. Leur circonspection à ce sujet ne sera pas un de leurs titres les moins réels à la confiance de l'Europe. Ils n'ont point de répugnance pour le papier de la Banque nationale, parce que la constitution de cet établissement leur offre toutes les garanties désirables. L'intelligence économique et le génie industriel sont donc en Grèce la source de toute prospérité : tous les voyageurs étrangers qui sont venus nous visiter se sont plu à le proclamer.

» Après ces observations, il nous reste à demander à la presse occidentale de vouloir bien accorder quelque attention aux organes de la presse hellénique, lorsqu'il s'agit de prononcer sur les intérêts de la Grèce. Si ce royaume naissant a été, et est encore, exposé aux traits d'une malveillance intéressée, il est digne de la mission des publicistes européens de rendre à une jeune nation, dont personne ne conteste l'avenir, la justice qui lui est due. Nous espérons que les journaux qui ont été à leur insu l'écho des assertions que nous venons de relever, ne dédaigneront pas de remettre leurs lecteurs dans la voie de la vérité pour ce qui concerne la Grèce : nous attendons cette réparation avec confiance. »

ITALIE. — Rome, 20 septembre. D'après des nouvelles officielles de Civita-Vecchia, le Saint-Père y est arrivé en parfaite santé. La ville a offert plusieurs fêtes au Pape, qui les a toutes refusées. Partout où S. S. paraît, elle est saluée des plus vives acclamations. Le saint office a mis à l'index les ouvrages suivans : 1° Révélations sur les erreurs de l'Ancien-Testament, publiées par le docteur Charles de Casson : première partie : 2° Salomon-le-Sage, fils de David, sa renaissance sur cette terre et révélation céleste, publié par M. Gruau de la Barre, ancien procureur du roi ; deuxième et trosième parties, fesant suite à la première, intitulée: Révélations sur les erreurs de l'Ancien-Testament ; 3° *Studii Filosofici di M. Tommaseo ;* 4° *L'Incoronazione di Carlo Quinto a Bologna, di Carlo Rusconi ;* 5° *España en sus Derechos. Roma hostilizando Contra estos Derechos. Por Don Policarpo Romea, Canonigo de la St.-Iglesia Metropolitana de Zaragoza, y Secretario de Camera del Gobierno Ecclesiastico;* 6° *Circular del Gobernator y Vicario General Ecclesiastico del Arzobispado de Zaragoza.*

— Un terrible orage, accompagné d'un ouragan épouvantable, a éclaté aujourd'hui sur la ville de Rome ; plusieurs maisons ont été fortement endommagées et des arbres déracinés. En général, on reçoit de toutes les contrées d'Italie les nouvelles les plus affligeantes sur les dégâts occasionnés par les orages et les ouragans, qui se répètent presque journellement.

POLOGNE. — *Des Frontières*, 21 septembre. On écrit de Varsovie qu'on y a reçu la nouvelle officielle que l'empereur arrivera dans cette capitale vers le milieu du mois d'octobre, et que pendant son séjour, qui ne sera que de courte durée, la nouvelle organisation gouvernementale entrera en vigueur. On croit que la présence de S. M. l'empereur sera marquée cette fois-ci par plusieurs actes de clémence.

La fête de S. A. I. le grand-duc héritier a été célébrée à Varsovie avec beaucoup de magnificence; il y a eu, à cette occasion, plusieurs processions solennelles d'après le rite grec.

AUTRICHE. — Vienne, 25 septembre. S. A. le prince Milosch Obrenovitsch est arrivé ici inopinément et à la plus grande hâte, de retour de son voyage en Allemagne. On pense que ce sont les derniers événemens en Servie, et les inquiétudes que lui inspire le sort de son fils, qui ont motivé cette résolution du prince.

S. A. I. la grande-duchesse Marie, épouse du duc de Leuchtenberg, est déjà rétablie de son indisposition. Hier, elle a fait une visite au château de Schœnbrunn.

M. Radicsevitsch, ministre de l'intérieur de l'ex-prince de Servie, homme d'état très distingué, est arrivé ici en mission extraordinaire. Déjà quelques jours auparavant l'ex-chef de la police de Belgrade, M. Nikolitsch, était arrivé ici avec des dépêches du prince Michel pour le gouvernement autrichien.

PRUSSE. — La *Gazette Universelle de Leipsig* publie une lettre de Berlin, à la date du 27 septembre, dans laquelle il est fait mention du projet du gouvernement prussien de soutenir avec une nouvelle énergie les intérêts commerciaux de l'Allemagne. M. de Bulow-Cummerow aurait exercé une grande influence sur les résolutions prises à cet effet. Il serait question d'ouvrir à Stettin, des relations directes avec l'Amérique. On créerait en Prusse un ministère particulier pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. Le chef de ce ministère serait M. de Bulow-Cummerow. Le nombre d'agens commerciaux dans les pays transatlantiques serait augmenté. Les jeunes états de l'Amérique du Sud seraient tout disposés à traiter, nommément avec le *Zollverein* sur le pied d'une juste réciprocité. Le voyage que fait un prince de Prusse, au Brésil, fait concevoir de belles espérances pour les relations commerciales avec cet empire. Ce prince visiterait aussi Cuba et quelques autres îles aux Indes-Occidentales. On s'attendrait à de nouvelles accessions de la part de quelques états allemands. On emploierait peut-être des mesures coërcitives commerciales contre ceux qui se sont montrés jusqu'ici récalcitrans.

— On annonce de Breslau, du 24 septembre, que deux écrits y produisent une profonde sensation : les *Esquisses de St.-Pétersbourg* et les *Travaux de la Diète provinciale de Silésie de* 1841. Ces deux écrits sont de Treumund Welsz. Le premier représente la corruption de la race slave, dans les classes slaves. Le second critique amèrement les résultats de la Diète, et fait ressortir la manière inégale dont la province de Silésie est représentée. Les villes avec 450,000 habitans ont 28 représentans ; l'ordre équestre, composé d'environ 6,000 personnes, en a 39; l'ordre de la campagne (2 1/2 millions de paysans) n'en a que 16.

VILLE LIBRE DE FRANCFORT. — Francfort, 1 octobre. M. le duc de Broglie est arrivé ici de Paris.

— LL. MM. le roi et la reine de Prusse, avec leur suite, sont arrivés hier à 11 heures du soir dans notre ville, venant de Darmstadt, et sont descendus chez S. Exc. M. le comte de Dœnhoff, envoyé de Prusse à la haute Diète germanique. LL. MM. ont continué ce matin leur route pour Berlin.

La cérémonie du mariage de S. A. R. Mme la princesse Marie de Prusse a empêché ce souverain, qui s'est montré l'un des principaux protecteurs du principe national d'honorer d'un plus long séjour une ville qui, en sa qualité de ville des anciens Césars romano-germaniques et de centre de la Confédération porte un caractère éminement allemand. Cependant ce séjour, quelque court qu'il ait été, tombant dans le mois de septembre 1842, qui atteste si glorieusement la nationnalité allemande et l'union des princes et des peuples, restera un souvenir historique pour notre ville.

Les fatigues du voyage n'avaient en rien altéré la santé de LL. MM., bien plus, les transports de joie et l'enthousiasme qui partout avaient accueilli LL. MM., semblaient convertir ces fatigues en un véritable voyage de plaisir.

— Les troupes autrichiennes ont quitté aujourd'hui notre ville pour retourner à Mayence par deux convois spéciaux du chemin de fer. L'excellente discipline de ces troupes, qui ont séjourné neuf ans dans notre ville, a été reconnue et appréciée même par les plus violens adversaires d'une mesure nécessitée par de fâcheux événemens. Si la tournure favorable que prennent depuis 1833 les affaires de l'Allemagne, si l'union des princes et des peuples, qui paraît maintenant plus fortement consolidée que jamais, rendent inutile un plus long séjour des troupes autrichiennes et prusiennes au siége de la Diète, s'il est vrai que la force des lois n'a plus besoin de l'appui de la force matérielle, on ne peut que se réjouir de ce que cet état de choses ait été reconnu de la part de la Confédération par une haute résolution. Indépendamment de cela, il paraît que les habitans de Francfort voient avec regret les troupes autrichiennes s'éloigner de leur ville libre. On s'était accoutumé à les envisager non seulement comme des amis, mais comme des compatriotes distingués par leur caractère allemand.

Au moment du départ de ces troupes fédérales, M. le général-major de Wissiack a reçu de S. M. le roi de Prusse la plaque de commandeur, 1re classe, de l'ordre de l'Aigle-Rouge, et du Haut Sénat de cette ville libre une tabatière enrichie de diamans, en souvenir des relations d'amitié qui ont existé entre les autorités militaires autrichiennes et le gouvernement de cette ville.

SUISSE. — Neuchatel, 26 septembre. Nous empruntons au *Constitutionnel Neuchâtelois* les détails suivans sur la 2e journée que S. M. le roi de Prusse a passée dans cette ville :

« LL. MM. avaient annoncé l'intention d'assister à la célébration du service divin dans l'église de Notre-Dame, et de bonne heure les abords du temple étaient remplis d'une foule de personnes désireuses de s'y rencontrer avec elles. Un peu après neuf heures, le roi s'est rendu à pied du château au temple, et est resté quelques instans au pied de l'escalier d'entrée pour attendre S. M. la reine, qui y est venue en voiture; LL. MM. sont ensuite entrées dans le temple et y ont pris place avec leur suite dans des stalles arrangées pour elles. Le temple était rempli comme dans nos plus grandes solennités religieuses. Un chant de circonstance, composé et dirigé par Kurtz, et exécuté par un grand nombre d'amateurs, a accueilli les augustes souverains à leur entrée dans l'église. Le sermon a été prononcé par M. le pasteur Du Pasquier, et le service terminé par un nouveau chant d'actions de grâces. A sa sortie du temple, le roi est rentré dans ses appartemens et y a reçu un grand nombre de personnes de distinction qui avaient demandé à lui être présentées, et entr'autres S. Exc. M. le comte Mortier, ambassadeur de France en Suisse, qui lui a présenté les félicitations qu'il était chargé de lui offrir de la part du roi des Français. Les chefs des différentes manufactures de toiles peintes de la principauté ont ensuite été admis à lui offrir un hommage des produits de leur industrie, consistant en de magnifiques ameublemens du meilleur goût, et dont les dessins représentent le château de Valangin et le saut du Doubs. Dans le même moment, Mmes Bersot, Delachaux et Silliman offraient à S. M. la reine, au nom des dames de Verrières, des Bayards et de la Côte-aux-Fées, de magnifiques dentelles fabriquées dans ces localités. A midi environ, LL. MM. se sont fait conduire au bâtiment du collége, où MM. les quatre ministraux, accompagnés de la commission d'éducation, les attendaient pour leur faire voir les objets dignes d'attention que renferme cet édifice. Dans la première des salles qu'elles ont traversée, LL. MM. ont trouvé réunis tous les professeurs et instituteurs du collége qui leur ont été successivement présentés par M. le président de la commission d'éducation, M. Ch. Du Pasquier. LL. MM. ont adressé la parole à plusieurs d'entr'eux.

» A trois heures, un grand dîner où LL. MM. avaient invité la presque totalité des fonctionnaires publics de la ville et du pays, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers de marque, a eu lieu dans la grande salle des Etats. Pendant le dîner, S. M., qui portait l'uniforme des tirailleurs de la garde et la médaille neuchâteloise, a pris son verre en se servant du vieil appel neuchâtelois : *Du vin partout !* et a dit : » Je bois à la santé et à la prospétité de tous les Neuchâtelois; Dieu leur conserve leur simplicité de mœurs, leurs vieilles et bonnes institutions et franchises, et par dessus tout les cœurs d'or qui les distinguent. « Des cris cent fois répétés de : *Vive le roi ! vive la Reine !* retentirent de toutes parts; à l'ouïe de ces gracieuses paroles, des larmes de joie et de bonheur coulent de tous les yeux; on ne peut se lasser d'admirer la grâce, l'affabilité de ce souverain, qui sait saisir toutes les occasions de s'exprimer avec tant de bonté à l'égard de son peuple. Après le dîner, LL. MM. s'entretinrent avec la plus aimable condescendance avec le grand nombre des personnes présentes, et rentrèrent enfin dans leurs appartemens. »

Lausanne, 29 septembre. — (*Correspondance particulière du* Journal de La Haye.) — Le roi et la reine de Prusse ont quitté Neuchâtel et la Suisse, après un séjour de peu de durée, pendant lequel LL. MM. ont éprouvé l'accueil le plus enthousiaste de la part de leurs sujets neuchâtelois, et ont eu à se louer des honneurs qui leur ont été rendus sur toute leur route. Il est vrai que les roquets du radicalisme ont aboyé, et que, jusque dans le sein de la principauté de Neuchâtel, le vieux levain révolutionnaire a fait explosion par quelques cyniques démonstrations qui ont, au surplus, été promptement châtiées comme elles le méritaient. L'effronterie radicale a éclaté sans danger dans quelques-unes de ces publications immondes qui souillent en Suisse la presse périodique, particulièrement dans celles de ces feuilles, malheureusement trop nombreuses, que rédigent chez nous des proscrits étrangers ; mais on s'y était attendu d'avance, et l'état d'anarchie politique et morale, où est aujourd'hui plongé notre pays, explique sans l'excuser cet odieux dévergondage, indigne d'un peuple civilisé, et qui a intérêt à cultiver la bienveillance de tout le monde. On affirme, d'ailleurs, que le voyage de S. M. prussienne en Suisse n'avait aucune espèce de but politique, soit à l'égard de l'existence particulière de sa principauté de Neuchâtel, qui fait, depuis 1814, partie intégrante de la confédération helvétique, soit par rapport à la Suisse entière et à ses relations commerciales avec l'Allemagne. Les Zurickois avaient, dit-on, songé à profiter du séjour du roi de Prusse en Suisse pour lui faire des ouvertures à ce dernier sujet, mais ou ils n'ont donné aucune suite à leur projet, ou ils ont été prévenus que leurs avances inconstitutionnelles seraient mal accueillies.

Le bruit court qu'il se prépare une nouvelle insurrection populaire à Genève, organisée par les partisans de Le Comte (de l'Orne), du pasteur dissident Chenevière, et de quelques autres démagogues redoutables. Les séditieux ont toute chance de succès, parce que le nouveau gouvernement de Genève n'est ni considéré ni obéi, et que la milice est démoralisée. On a déjà balbutié à Genève le mot d'intervention fédérale, mais tant

---

direction du bavard. Ce dernier termina enfin son histoire, et, montant à cheval, quitta l'hôtellerie. Les paysans suivirent bientôt son exemple ; l'étranger resta seul avec l'hôte.

« Votre Seigneurie s'est mise en route par un temps bien chaud et bien altérant, dit *El Gordo* en remplissant le verre du voyageur, et en jetant un coup d'œil sur ses vêtemens couverts de poussière. Vous auriez mieux fait si, comme le digne personnage qui vient de s'éloigner, vous étiez parti de meilleure heure et arrivé plus tôt. Les arbres sont trop rares dans notre pays pour qu'une course à midi soit agréable.

— Vous avez peut-être raison, répondit l'autre ; si j'avais agi comme vous dites, j'en saurais probablement plus long des aventures de votre conteur, qui, à en juger par ce que j'ai entendu, doit bien valoir la peine d'être écouté.

— Je suis charmé que ce soit là l'opinion de Votre Seigneurie, reprit l'hôte avec son sourire habituel. Il est vrai qu'il allonge un peu le récit ; mais cette manière de raconter est assez bonne pour moi, et je suis toujours content quand il passe par ici. Les gens de notre village arrivent par douzaine pour entendre ses histoires ; car, après quelques rasades, il va généralement du même train qu'aujourd'hui. Tout cela maigrit le *borracha* et engraisse l'aubergiste.

Et avec un geste joyeux *El Gordo* frappa d'une main sur le flanc alors vide de l'autre, et de l'autre sur la rotondité à laquelle il devait son surnom.

« Et quel est cet homme ? demanda l'étranger d'un air indifférent. — A-t-il réellement servi pendant la guerre?

— Servi et non servi ; le fait est qu'il a commandé une bande de *guerilleros*, et qu'il a eu par-ci par-là quelques escarmouches avec les Français. Je doute cependant qu'il les ait jamais cherchés. Il ne combattait volontiers que lorsqu'il avait la perspective d'un riche butin. Si les Français ne lui en fournissaient pas l'occasion, il pillait tous ceux qu'il rencontrait, Espagnols ou autres. En Andalousie, on raconte de lui des choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête. Il est certain qu'il s'est vu plus d'une fois pourchassé par nos troupes dans le temps de la guerre ; mais à la paix on a accordé une amnistie générale, et alors, comme beaucoup d'autres vauriens, il est devenu honnête homme. Maintenant il est toujours en route, et l'on prétend que ses voyages n'augmentent pas beaucoup les revenus de Sa Majesté.

— Son nom? demanda vivement l'étranger.

— Son vrai nom? je ne l'ai jamais connu, *senor*, répondit le cabaretier, surpris de l'intérêt que manifestait soudain le voyageur. *El Gitano* est celui qu'il a toujours porté, car il est de race bohémienne, et on le dit chef d'une tribu.

Ces paroles étaient à peine prononcées que l'étranger, tirant un écu de sa poche, le jeta sur la table. Avant que l'hôte fût revenu de son étonnement, il sortait au galop, monté sur un cheval noir d'une grande vigueur.

« C'est étrange ! dit *El Gordo* en le suivant des yeux ; il est venu du côté du nord et il retourne vers le nord. Après tout, ce n'est pas mon affaire ; c'est une digne homme, car il paie bien. »

Le voyageur suivait la même direction que le conteur de tout à l'heure. Malgré l'heure d'avance que celui-ci avait sur lui, il aperçut *El Gitano* au moment où il commençait à gravir la montagne que traverse la route. Après dix minutes de galop forcé, il l'atteignit enfin.

« Vous êtes le Gitano? » demanda brusquement le cavalier.

Le ton et la manière dont cette question lui était adressée ne rassura guère le Bohémien.

« Je réponds à ce nom, dit-il d'une voix faible.

— Lâche assassin ! s'écria l'étranger ; souviens-toi de la *Morena* de Malaga et prépare-toi à mourir, car nous sommes seuls sur la crête de la montagne et je suis l'Empecinado ! »

Le Gitano trembla comme un oiseau devant son terrible ennemi ; mais son instinct de ruse et de trahison ne l'abandonna pas dans ce moment décisif. Par un mouvement rapide et assuré, passant les rênes dans sa main droite, de la gauche il tira un couteau de sa ceinture et en porta un coup violent à l'Empecinado; mais ce dernier se tenait sur ses gardes: saisissant la main du Bohémien dans la sienne, il la serra avec tant de force que les doigts s'ouvrirent involontairement; le poignard qu'ils tenaient tomba à terre; à l'instant les épées se croisèrent et le combat commença.

Quoique le Gitano ne fût pas un homme courageux; il savait dans l'occasion cependant montrer de l'audace et du sang-froid. Forcé de se défendre dans cette circonstance, il prouva qu'il n'était pas un ennemi à mépriser. Toutefois, pendant qu'il ne songeait qu'à parer les coups terribles de l'Empecinado, et à épier le moment de les lui rendre avec succès, il ne sut pas se garantir d'une autre espèce de danger.

Ce point de la route était le plus large et le plus uni qu'il y eût sur le côté de la montagne : à gauche, le terrain obliquait graduellement vers une hauteur considérable, mais à droite il y avait un affreux précipice de près de trois cents pieds de profondeur qui dominait une riante vallée. L'Empecinado poussa rapidement son adversaire vers cette pente. Le Bohémien, sans y penser retint les rênes et fit ainsi reculer son cheval. Soudain l'Empecinado donne de l'éperon, et s'élançant sur son ennemi, il lui porte un coup violent sur la tête. Celui-ci pare avec peine, et en ce moment le pied de son cheval commence à glisser sur la crête du précipice. Comprenant alors le danger qui le menace, le Gitano, avec une agilité extraordinaire, saute en bondissant de sa selle. Au même instant le malheureux animal roule dans le gouffre, et va se briser contre les rochers et les pierres au pied de la montagne.

Mais la position du Bohémien était des plus critiques. Lorsqu'il s'élança à terre, les jambes de derrière de son cheval avaient déjà dépassé le bord de la pente, et l'effort qu'il fit en dégageant son pied des étriers ne fut pas assez puissant pour le jeter sur la route : il resta donc suspendu sur le précipice, dont la crête arrondie et oblique n'offrait à ses pieds qu'un point d'appui glissant. Force lui fut de se servir de ses mains pour saisir quelques rares poignées d'herbe et de gazon que produisait la terre du rocher. Ces herbes se brisaient dans ses doigts ; il en prenait d'autres, qui, après l'avoir leurré d'un faux espoir, se brisaient à leur tour. Le misérable vit bientôt que son heure venait de sonner.

L'Empecinado avait rengaîné son épée; il regardait d'un air sombre le Gitano, dont les traits contractés par l'horreur de la mort avaient pris dans son agonie une expression qui n'avait plus rien d'humain.

« Miséricorde, *senor !* s'écria-t-il ; grâce, grâce ! et puissent Dieu et les saints vous assister à votre dernière heure ! »

Il y avait quelque chose de si horrible dans l'accent qui accompagnait les paroles de cet homme au désespoir, qui allait mourir, que l'Empecinado dégagea son pied droit de l'étrier et fit un mouvement comme pour descendre de cheval et aller secourir son ennemi. Si telle fut son intention, elle arriva trop tard.

« Malédiction ! » s'écria le Gitano au moment où la dernière poignée de gazon échappa sous ses doigts crispés et couverts de sang.

L'Empecinado écouta. Au milieu du calme céleste d'une tiède soirée d'été, un bruit sourd vint frapper son oreille attentive. Il tourna la tête de son cheval vers le nord et s'éloigna lentement.

Le matin sa destination était l'Andalousie; mais il n'avait plus de raisons pour poursuivre son voyage; il avait atteint son but, la *Morena* de Malaga était vengée.

(*La fin à demain.*)

que Berne sera canton directeur, toute intervention de sa part ne s'opérerait qu'en faveur du parti anarchiste. Les Genevois ont eu sous leurs yeux l'exemple de ce que la soi-disant médiation du *Vorort* a produit il y a peu d'années dans le Valais, et plus récemment dans l'Argovie catholique. Il ne leur reste plus que de savoir se résigner pendant quelques mois encore, jusqu'au moment où la direction des affaires fédérales passera enfin dans d'autres mains que celles qui ont attisé chez eux le feu de la révolte. C'est dire qu'ils doivent, pour invoquer une intervention, même par simple envoi de commissaires, attendre patiemment que le Directoire fédéral soit transféré à Lucerne, ce qui aura lieu le 1er janvier prochain.

Il n'est plus du tout question du projet de former une colonie suisse dans l'Algérie; néanmoins un grand nombre de particuliers suisses s'y sont établis isolément et paraissent contens de leur sort. On compte d'ailleurs près d'un cinquième de Suisses, anciens soldats capitulés, dans la légion étrangère qui sert en Afrique.

ANGLETERRE. — Londres, 10 octobre (*au soir*). La *Gazette de Londres* d'hier annonce que le capitaine Smith, du 27e régiment, qui vient de réduire les *Boeren* du Port-Natal, a été promu au grade de major, en récompense de la belle conduite qu'il a tenue à cette occasion. M. Smith avait combattu aussi en Espagne et à Waterloo.

— Il vient de paraître ici un prospectus relatif à la création d'une Banque dite des Indes-Orientales. Le capital est de 250,000 liv. st. (3 millions de fl. des P.-B.), divisé en actions de 50 liv. st. chacune. Cette Banque n'émettra pas de billets, mais elle restreindra ses opérations à des remises de fonds entre les Indes et l'Angleterre.

— On continue à opérer des arrestations parmi ceux des chartistes qui se sont le plus compromis dans les derniers troubles. Hier, une dizaine de ces individus ont été arrêtés à Manchester.

— Il est question, dans les journaux, d'un mariage qui produit une grande sensation. Le marquis de Douglas épouserait S. A. la princesse Marie-Amélie, fille de la grande-duchesse douairière de Bade. S. A. a 25 ans, et le marquis en a 33. Si ce mariage a lieu, le marquis deviendrait le beau-frère du prince héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen, ainsi que du prince de Wasa, fils de l'infortuné roi de Suède, déposé.

— Le *Standard*, du 28 septembre, publie un assez long article sur les *Boeren* du Port-Natal, dont nous avons annoncé la soumission par les armes britanniques. Cette feuille espère que les autorités dans la mère-patrie, sentiront la nécessité de prendre des arrangemens pour qu'à l'avenir on ne voie pas se renouveler des collisions comme celles qui ont eu lieu naguères. La soumission entière des *Boeren* a rendu l'accomplissement de cette tâche d'une exécution assez facile. Le *Standard* admet que ces fermiers avaient de nombreux griefs à articuler contre le précédent ministère (*whig*). Repoussés, et opprimés, ils ont médité, dit ce journal, leur célèbre émigration (*celebrated emigration*) au Port-Natal, au milieu de difficultés qui semblaient d'une nature insurmontable. La feuille ministérielle fait entrevoir qu'on est tout disposé en Angleterre, à en venir avec ces vaillans fermiers, à un arrangement pacifique et basé sur des principes de justice et d'équité.

FRANCE. — Paris, 2 octobre. Les *Débats* annoncent que S. M. Louis-Philippe a nommé M. Pageot ministre plénipotentiaire, et l'a chargé, en cette qualité, de remplir l'intérim de la légation à Washington, durant l'absence de M. de Bacourt.

— On annonce le départ prochain de M. Teste pour le Midi; il irait étudier les lignes de chemin de fer projetées pour ces contrées.

— On écrit de Lyon: « La situation de la fabrique lyonnaise est telle que dès à présent il est urgent de s'occuper à organiser les secours qu'il faudra départir aux ouvriers sans travail. »

— On lit dans le *Moniteur Parisien :*

« On nous écrit de Besançon que le roi de Prusse a reçu le 28 septembre, au pont du Doubs, les autorités locales de Pontarlier, et leur a fait l'accueil le plus gracieux. S. M. a particulièrement entretenu le sous-préfet de la perte douloureuse que la France avait faite dans la personne du duc d'Orléans, et s'est informée avec le plus grand intérêt de la santé de Mme la duchesse d'Orléans, en ajoutant que ses rares qualités avaient laissé en Allemagne les souvenirs les plus honorables et les plus flatteurs. »

— La Cour de cassation a, sur les conclusions de M. l'avocat-général, et après un délibéré d'une demi-heure, annulé l'arrêt de la Cour d'assises de Riom qui a condamné à mort Jacques Besson, coupable d'avoir assassiné M. Marcellange, et a renvoyé l'affaire devant la Cour d'assises du Rhône, pour être jugée de nouveau.

Par suite de la cassation de l'arrêt relatif à Jacques Besson, le procès qui doit avoir lieu devant la Cour d'assises de Lyon va exciter une bien grande curiosité. Plusieurs mystères d'iniquité, on s'en souvient, sont restés dans l'obscurité devant la Cour d'assises de Riom. On croit que les dames Marcellange, sur la tête desquelles l'opinion publique fait peser de terribles soupçons, ne comparaîtront pas devant le jury de Lyon; on pense qu'elles ont quitté la France pour n'y plus revenir, à lexemple de leur femme de chambre. Quoi qu'il en soit, la curiosité sera éveillée au plus haut point par ce drame judiciaire qui rapelle le crime affreux du Glandier.

— On apprend par une correspondance particulière que le bateau à vapeur, le *Phare*, a quitté Alger le 21 septembre au soir, 46 heures après le courrier ordinaire. A son départ, les préparatifs pour l'expédition de l'Est se continuaient avec activité. Le gouverneur-général a hâte de partir pour la province de Constantine, surtout depuis qu'il a su que Sidi-Zerdout avait attaqué Sétif à la tête de 4 ou 5 mille Kabaïles.

— On mande d'Oran, sous la date du 16 septembre, que toutes les troupes disponibles qui étaient dans cette place, sont parties, les unes pour Mascara, les autres pour Tlémécen. Le général de Lamoricière est parti de Mascara avec sa division pour se mettre à la porsuite d'Abd-el-Kader. Le général d'Arbouville doit partir demain de Mostaganem pour opérer dans le pays des Flittas. On apprendra bientôt que les tribus récalcitrantes ont été mises à la raison et qu'Abd-el-Kader est de nouveau refoulé dans le désert. Quoique l'Emir ait détaché quelques tribus de notre cause par des promesses ou par la violence, il est à remarquer que la plupart de celles qui ont fait dernièrement leur soumission ont refusé d'obéir à ses ordres. Malheureusement l'une d'elles, placée au sud de Tededemt, a été horriblement saccagée avant que notre colonne pût arriver pour la secourir; elle a été presqu'entièrement détruite.

— Dans ce moment où il est question d'un rapprochement entre la France et l'Espagne, il n'est pas sans intérêt de rappeler quels sont les griefs réciproques des deux gouvernemens, quant aux relations internationales de commerce. Il est probable que l'aplanissement de ces difficultés commerciales sera stipulé en même temps que le rétablissement du bon accord politique.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Mémorial des Pyrénées :*

« La France reproche à l'Espagne, 1° l'abolition des *fueros* des provinces basques, par suite de laquelle les douanes ont été portées sur l'extrême frontière; 2° l'élévation des nouveaux tarifs des douanes; 3° d'avoir retiré à certains ports, et notamment à celui de Bilbao, le bénéfice de *pavillon;* 4° la cessation pour les navires français du droit de faire cabotage sur les côtes espagnoles au même titre que les navires d'Espagne, qui jouissent de cette faveur en vertu des traités de 1761, 1795 et 1814.

» Toutes ces plaintes sont légitimes et fondées.

» Celles de l'Espagne sont, 1° les droits excessifs qui frappent l'introduction en France des fers étrangers, ce qui ne permet pas aux provinces du Nord d'écouler chez nous leurs abondans produits ferrugineux: 2° l'interdiction de l'entrée du bétail, qui empêche cette puissance de réaliser chez nous d'importans bénéfices.

» Il s'agira donc, pour les autres, d'établir une balance plus égale, et de faire un traité de commerce sur de nouvelles bases. L'Espagne reçoit chaque année pour 110 millions de francs de denrées françaises; elle nous envoie pour 34 millions ce qui la laisse, dans ce commerce d'échange, à découvert de 76 millions. En diminuant les droits d'entrée en France, l'Espagne pourrait réaliser des transactions plus avantageuses avec ses produits agricoles.

» Voici quels sont les droits qui frappent aujourd'hui ces produits: L'huile paie 30 pC. d'entrée, le plomb, 12 pC.; les laines 22 pC.; les fruits secs, 25 pC.; les vins de luxe, 45 pC.; — On sent qu'il y aurait justice à niveler les droits de part et d'autre. Quant à nos contrées, elles ont tout intérêt à ce qu'il en soit ainsi, et à ce que les négociations qui vont avoir lieu aient pour base une communauté de bénéfices réciproques. »

BELGIQUE. — Bruxelles, 3 octobre. Presque tous les journaux belges reproduisent la lettre suivante adressée de Bruxelles à la *Gazette Universelle de Leipsig*, sous la date du 13 septembre:

« Le Congrès douanier de Stuttgart s'est séparé sans avoir rien fait pour la Belgique. Les avances faites par la Belgique ont été inutiles, et il semble qu'on veuille ici à toute force jeter cet état dans les bras de la France, fermement résolue à repousser la main qu'on nous offre. Il semble régner dans cette affaire un grave malentendu, une grave ignorance du véritable état des choses.

» On néglige d'une manière déplorable un territoire si important pour l'avenir politique de l'Allemagne. La question commerciale ne forme ici que la moitié de la question. Il est vrai que le Hanovre et les villes anséatiques feront partie du Zolverein, celui-ci n'aura plus besoin de la côte de Belgique; mais d'abord, il se passera encore bien du temps avant que l'accession de ces états ait lieu, et ensuite les ports d'Anvers et d'Ostende seront toujours très-importans pour le commerce des pays rhénans. Si l'on peut s'en rapporter à l'opinion des Chambres de commerce rhénanes, l'Allemagne n'aurait pas de sacrifice à faire en concluant un traité avec la Belgique, et d'ailleurs le repos, l'indépendance, l'alliance d'un pays intermédiaire, peu étendu, il est vrai, mais important, ne sont-ils donc rien pour l'Allemagne?

» La Belgique veut rester indépendante; c'est le but de ses efforts les plus constans. Si en 1830 elle a sacrifié son commerce dans les colonies hollandaises pour conserver cette indépendance, elle sera encore prête à faire d'autres sacrifices pour la maintenir encore aujourd'hui. Mais ce sont précisément les événemens de 1830 qu'on semble ne pas vouloir oublier. Aussi, le bruit qui s'est répandu dans les salons des personnes bien informées de Bruxelles, que l'Autriche aurait offert sa médiation pour mieux disposer le cabinet prussien, n'est-il que plus significatif. L'Autriche qui, dans ces dernières années, semble avoir pris le rôle d'une médiation pacifique, n'est guidée en ceci par aucun autre intérêt que le désir de conserver la paix générale. »

CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL,

donné le Mercredi 5 octobre,

PAR

Mr CAPELLI (*basse chantante*),

dans la Salle Diligentiâ,

AU BÉNÉFICE DES VEUVES ET ORPHELINS

des naufragés du *Jonge Pieter*.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE.

1. *Duo*, d'*Anne de Boulen*, par Mlle Hoppenbrouwer et M. Capelli. — *Donizetti.*
2. *L'Ange déchu*, air de basse, par Mr Capelli. — *Adolphe Vögel.*
3. Variations sur un thème de l'opéra *Le Pré aux Clercs*, pour Clarinette, par Mr Faubel. — *Berr et Täss..*
4. Grande scène et air de l'opéra *la Favorite*, par Mr Capelli. — *Donizetti.*

DEUXIÈME PARTIE.

1. Cavatine de l'opéra *la Juive*, par Mr Capelli. — *Halevy.*
2. Grand air pour *Mezzo Soprane* de l'opéra *la Favorite*, par Mlle Hoppenbrouwer. — *Donizetti.*
3. Variations pour Clarinette, par Mr Faubel. — *Carl, Marie von Weber.*
4. Cavatine de *Lucrèce Borgia*, par Mr Capelli. — *Donizetti.*

Prix d'entrée 2 fl. 25 cts.

On peut se procurer des billets chez M. De Groot, libraire *Kleine Groenmarkt* et à la salle du Concert.

On commencera à 7 ½ heures précises.

Librairie des Héritiers Doorma[n]

Lange Pooten, N° 156 à La Haye.

Un Amour perdu, par Michel Masson, 2 vol. ƒ 2.50.
Rosa Himmel, par le même, 1.25.
Un Rossignol pris au Trébuchet, pastorale du temps de la Régence, X. B. Saintine, 1.25.
Le Beau d'Angennes, par Auguste Maquet, 2 vol. 2.50.
Souvenirs de Voyage en Italie, par Alexandre Dumas, tome 5 et dernier,
Aventures de Lyderic, par le même, 1.25.
Les Janissaires, par Alphonse Royer, tome premier, 1.25.
Zanoni, par E. L. Bulwer, 2 vol. 2.50.
Soir et Matin, ou la Vie humaine, par le même, 2 vol. 2.80.
Les Bals masqués, par la comtesse Dash, 2 vol. 2.50.
La Marquise de Parabère, par la même, 2 vol. 2.50.
Les Mystères de Paris, par Eugène Sue, tome premier, 1.25.
L'Hôtel Lambert, par le même, tome premier, 1.25.
Aliénor, Prieure de Lok-Maria, par Pitre-Chevalier, 2 vol. 2.50.
Le Singe, histoire du temps de Louis XIV, par le bibliophile Jacob, 2 vol. 2.50.
Robertine, par Madame de Bawr, 1.25.
La Fille d'Honneur, par la même, 2 vol. 2.90.
Le Dragon rouge, par Léon Gozlan, 2 vol. 2.50.
Le Marchand d'Antiquités, par Charles Dickens, 2 vol. 2.80.
Aymé Verd, roman inédit, par sir Walter Scott, 3 vol. 3.75.
Consuelo, par Georges Sand, 2 vol. 2.50.
Horace, par le même, 2 vol. 2.50.
Melchior, suivi de: *Mouny Robin*, par le même, 0.85.
Marceline, par Camille Bodin, 2 vol. 2.50.
Laurence, par la même, 2 vol. 2.50.
Albert Savarus, par de Balzac, 1.25.
Les ressources de Quinola, drame en cinq actes, par le même, 0.6[illegible]
Mémoires de deux Jeunes Mariées, par le même, 2 vol. 2.20.
Jérome Rudeix, par le baron de Bazancourt, 2 vol. 2.50.
Le dernier Oblat, par H. Arnaud (Mad. Ch. Reybaud), 2 vol. 2.50.
La Coupe de corail, par Mélanie Waldor, 2 vol. 2.50.
Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait, par Frédéric Soulié, 2 vol.
Les Prétendus, par le même, 1.25.
Héva, par Méry. 1.25.
Nastasie, par Paul de Julvécourt, 2 vol. 2.80.
Le Pélerin, par le vicomte d'Arlincourt, 2 vol. 2.80.
Histoire de Marie-Louise d'Orléans, par Sophie Gay, 2 vol. 2.50.
La goutte d'eau, par Emile Souvestre, 2 vol. 2.75.
Andalousia, la perle des Andalouses, par Lottin de Laval, 2 vol. 2.7[illegible]
Ce Monsieur, par Paul de Kock, 4 vol. 2.50.
La Duchesse de Mazarin, par Alexandre de Lavergne, 2 vol. 2.50.
Deerslayer, ou le tucur de daims, par Fénimore Cooper, 3 vol. 4.15.
Les Frères de la Côte, par Emanuel Gonzales, 2 vol. 2.20.
Les îlots de Martin-Vaz, par Edouard Courbière, 2 vol. 2.75.
Le Rhin, lettres à un ami, par Victor Hugo, 2 vol. 1.70.
Excursions sur les bords du Rhin, par Alexandre Dumas, 3 vol. 3.75.
Théâtre complet, par le même, nouvelle édition, 6 vol. 8.40.
Charlemagne, par Capefigne, 3 vol. 4.20.
Les cent jours, par le même, 3 vol. 4.50.
Mémoires du Lt.-Général Beliard, écrits par lui-même, recueillis et en ordre, par Vinet, 2 vol. 4.20.
Histoire des idées littéraire en France au XIXe Siècle, et de leurs ori[gi]nes dans les siècles antérieurs, par Alfred Michiels, 2 vol. 2.75.
Mémoires de ar èse, membre de la Constituante, de la Convention, du [Co]mité de Salut public, et de la Chambre des représentans, publiés [par] H. Carnot, 2 vol. 2.80.
Guides du Voyageur en Hollande, en Belgique, en France, en Angleter[re], en Allemagne, en Italie, en Russie, en Europe, en Suisse, à La Ha[ye], à Paris, à Londres, à Milan, à Florence, à Bologne, aux Bords [du] Rhin, etc., etc.

570

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 2 Octobre.

		Int.	Cours du 2 Octob.	Ouvert.	Fe[rmé]
Pays-Bas	Dette active	5	—	$101\frac{5}{8}$	10[illegible]
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	—	$52\frac{1}{8}$	52[illegible]
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat	$4\frac{1}{2}$	95	$94\frac{1}{2}$	94[illegible]
	Dito	$3\frac{1}{2}$	—	$77\frac{3}{4}$	—
	Société de Commerce	$4\frac{1}{2}$	$135\frac{7}{8}$	135	135[illegible]
	Dito nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	—
	Emprunt de 1836	4	—	—	—
	Dito des Indes	5	$99\frac{5}{8}$	$99\frac{1}{2}$	99[illegible]
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	$105\frac{7}{8}$	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	$105\frac{7}{8}$	—
	Inscript. au Grand Livre	6	—	$68\frac{1}{4}\frac{1}{8}$	—
	Certificats au dito	6	—	$70\frac{7}{8}$	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	$98\frac{1}{4}$	—
	Emprunt de 1840	4	$88\frac{7}{8}$	$88\frac{5}{8}$	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive	5	—	—	—
	Dette différée à Paris		—	—	—
	Deffered		—	—	—
	Ardouin	5	$15\frac{1}{4}$	$15\frac{1}{8}$	15[illegible]
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques	5	—	—	—
	Dito dito	$2\frac{1}{2}$	—	—	—
Angleterre	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836	ƒ	—	—	—
Brésil	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—	—

Bourse d'Anvers du 2 Octobre.

Métalliques	5	—
Naples	5	—
Ardouins	6	$15\frac{1}{8}$, 15
Dette différée, ancien.		—
Passive	5	—
Lots de Hesse		$26\frac{1}{2}$

Cours après la Bourse ($2\frac{3}{4}$ heures)

Ardouin $15\frac{1}{16}$ A.

Idem, Primes affertes.

Bourse de Vienne du 27 Septembre.

Métalliques	5	$109\frac{1}{16}$
Dito	4	$99\frac{7}{8}$
Dito	3	$77\frac{1}{4}$
Lots de 1834		—
Actions de la Banque		1623

Bourse de Londres du 1er Octobre.

Consolidés	3	93, $93\frac{1}{8}$ P.
Holl. Dette active	$2\frac{1}{2}$	—
Dito dito	5	—
Dito emprunt 1837	5	—
Espagne 5 %.		—
Dito 3 %.		$20\frac{3}{4}$, $\frac{5}{8}$ P.
Portugal (nouv.)		$35\frac{1}{2}$
Russes		—

LA HAYE,

Imprimerie de **Léopold Lœbenberg**, *Assendelftstraat.*

Dépôt-général: chez MM. SCHOONEVELD e[t] FILS, *Beurssteeg*, à Amsterdam; et chez S. VA[N] REYN SNOECK, *Hoofdsteeg* à Rotterdam.